

Supplément au SOP n° 274, janvier 2003

LA PRIÈRE, EXPÉRIENCE DE DIEU. 3

Communication du père Jean GUEIT,
prêtre de la paroisse Saint-Hermogène,
à Marseille (Bouches-du-Rhône), présentée
dans le cadre de la Retraite de la Transfiguration,
à la Communauté de Pomeyrol (SOP 271.7)

(Saint-Étienne-du-Grès, Bouches-du-Rhône,
1^{er} – 6 août 2002)

Document 274.C

LA PRIÈRE, EXPÉRIENCE DE DIEU

La réflexion sur l'expérience de la prière ne peut se situer que par référence à l' « expérience de Dieu ».

Le pasteur Daniel Bourguet s'est placé dans la perspective de ce qu'il est convenu d'appeler les pré-requis (il est acquis que je suis croyant, que je prie...). Je me propose de positionner la réflexion en nous plaçant en amont, c'est-à-dire au constat que l'homme par nature est « religieux », le croyant comme l'athée, ou plus encore les « anti-thées » (ceux qui combattent Dieu). D'autres soulignent à juste titre que l'homme est un animal social. Il n'y a somme toute pas de très grande différence entre ces deux affirmations étymologiquement, car toutes deux renvoient à l'idée et au principe que l'homme a besoin d'être et de vivre dans une relation avec quelqu'un. C'est en effet ce que suppose la dimension religieuse et c'est aussi ce qu'implique la dimension sociale.

Le contexte actuel de la sécularisation qui s'inscrit désormais dans celui de la mondialisation, favorise les interférences culturelles au sens large, donc religieuses, et en définitive le syncrétisme. Notre civilisation plus particulièrement, pour diverses raisons culturelles et politiques, est sans doute des plus perméables à l'idée d'un syncrétisme spirituel ou religieux.

Esquissons rapidement une typologie, non pas des confessions, mais des religions, pour souligner les points communs à toutes les religions, mais aussi les spécificités.

Les points communs

Toutes les religions, celles qu'on appelle « du Livre », mais aussi le bouddhisme, l'hindouisme, l'animisme et autres... d'une manière ou d'une autre, posent le principe de la prière personnelle ou individuelle, toutes célèbrent d'une manière ou d'une autre des « liturgies » au sens étymologique – être ensemble pour célébrer - peu importe comment, en chantant principalement, en dansant éventuellement.

Toutes les religions proposent également des « ascèses », exercices de contrôle ou d'autocontrôle, de discipline, essentiellement du corps, mais aussi dans le prolongement et par extension, de l'esprit.

Toutes travaillent, semble-t-il, au maintien ou au rétablissement de l'harmonie. C'est le déterminant commun, la raison pour laquelle elles prient, elles célèbrent et proposent des ascèses. Ce qui laisse entendre que le genre humain dans son ensemble, depuis toujours et dans toutes les cultures et civilisations, porte en lui la sensation (le pré-sentiment, la mémoire inconsciente ou subconsciente) qu'il y a rupture, dysfonctionnement. Une rupture d'harmonie entre l'homme (puisque c'est lui qui se pense) et l'environnement immédiat (la nature) ou lointain (le cosmos).

Les différenciations

Interviennent alors les différenciations concernant la « nature » de Dieu.

Dieu peut être un ou pluriel, horloger ou créateur. Il peut être le « non-dieu », laissant toute la place au « cosmos » déifié pour lui-même - orientation dominante des spiritualités extrême-orientales. L'homme cherche alors le rétablissement d'une harmonie avec le cosmos. « Panthéisme » et « polythéisme » (païen) se rejoignent en définitive dans une quête d'identification impersonnelle, une dilution cosmogonique. Il peut aussi être totalement remplacé par la « déesse Raison », matrice des projets eschatologiques de transformation de l'homme, de la conscience des hommes, et de la société en vue de l'établissement (rétablissement ?) d'un paradis terrestre.

Mais notre Dieu est créateur et personnel.

Le Dieu créateur

Le Dieu créateur, est celui des trois religions, qu'on appelle généralement « religions du Livre », en tout cas du livre de la « Genèse », qui situe l'histoire dans la perspective de la création. Première précision importante au regard d'autres spiritualités qui nous entourent et qui semblent offrir des techniques, des ascèses plus ou moins comparables aux nôtres, mais dans une autre perspective.

Dire que nous croyons en un Dieu créateur conduit aux affirmations suivantes :

Premièrement, le Dieu créateur ne peut se confondre lui-même avec la création, donc il ne peut pas y avoir de déification de la création. La création peut être appelée à être « pneumatisée », spiritualisée, divinisée même, mais non « déifiée » car il ne saurait y avoir de confusion. Elle n'est pas Dieu elle-même, seul l'est le Tout-Autre, l'Incompréhensible, l'Inaccessible.... qui est au-delà, au-dessus. Mais la création porte bien sûr l'empreinte du Créateur.

Deuxièmement, le Dieu créateur a créé « le tout », dont l'homme, auquel il a attribué une place particulière, celle de « roi » qui va « dominer » en nommant les êtres vivants, et auquel il a confié une co-responsabilité de la création. L'homme n'est pas co-créateur ; il est co-responsable de la création que Dieu lui a offerte. Lavoisier avait vu juste : « Rien ne se perd, rien ne se crée, rien ne se forme, tout se transforme ». La « transformation » se situe dans la co-responsabilité et inversement. Aujourd'hui même, avec toutes les technologies imaginées, c'est tout ce que l'homme peut faire, dans l'infiniment grand ou l'infiniment petit. Quand bien même on assisterait au clonage humain, ce ne sera qu'une transformation de ce qui a été donné et créé. Ce n'est pas une création *ex nihilo*. En revanche, l'homme n'est pas dominé par le « cosmos », puisqu'il en est le « roi ».

Le seul domaine où l'on puisse parler de « création humaine », et ce n'est pas négligeable, est celui de l'art, des arts : la musique, la peinture, sculpture, littérature, poésie... Encore que l'artiste, le compositeur ou le poète retrouve peut-être, à sa manière, tout simplement, la beauté globale et originelle de la création, reflet, image du Créateur, auquel à sa manière il rend hommage et grâces.

Troisièmement, parce que Dieu est créateur, du cosmos que nous appelons « création », et de l'homme, il est nécessairement lui-même personne et personnel c'est-à-dire relationnel car un en trois personnes. Il est personnel en ce sens qu'il établit nécessairement une relation avec sa créature. Il propose à la créature, en premier lieu à l'homme, d'avoir une relation avec lui, dont Il veut qu'elle soit libre à tout instant, une relation consentie. Par voie de conséquence, et à la différence des spiritualités extrême-orientales, le rétablissement de l'harmonie ne passe pas par une *dilution fusionnelle* mais par une rencontre personnelle avec celui qui a voulu que je sois.

Le Dieu créateur offre à l'homme d'entrer dans une relation libre avec lui

Selon notre lecture spécifiquement chrétienne, avant même que d'entrer en prière, je suis supposé accepter cette offre de relation, en restant le « roi », celui qui va *nommer* les choses. C'est à cet instant que je deviens co-responsable, en restant en action de grâces. J'accepte donc cette relation, qui est une action de grâces et qui suppose que je reconnais et accepte à tout instant le Principe, l'Origine, le Créateur. J'en dispose « eucharistiquement ».

Ou bien – la tentation a été et demeure grande –, ayant devant soi, *sur un plateau*, cette merveille qu'est la création, pourquoi finalement rester en relation reconnaissante avec Dieu ? Je peux m'approprier la création, être autonome, affirmer ma volonté. Nous sommes immergés dans cette problématique. C'est la chute, la séparation, le *péché*. « Vous serez comme des dieux ». Nous sommes tous des *ego*, plus ou moins affirmés. Il est très difficile de sortir de cette perspective, de ce tourbillon. Chacun de nous *est* la mesure de toutes choses, un petit centre du monde. L'homme est un *microcosme*, pour le meilleur et/ou pour le pire.

Ayant choisi la désobéissance et l'affirmation de son autonomie, l'homme doit faire face aux conséquences

Quelques observations sur les conséquences de ce choix-désobéissance, le « péché », de cette affirmation de « ma volonté ».

En termes poétiques, bibliques, la conséquence d'ensemble, globale est *l'expulsion du paradis*. Le paradis n'est pas quelque part entre le Tigre et l'Euphrate, c'est un *autre monde*, que je ne vois pas et que je ne peux pas entendre, mais que le Seigneur a offert au bon larron, lui disant: « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis ». Nous sommes donc dans deux espaces et même deux *espaces-temps*, en définitive deux perspectives différentes. *Je suis chassé de cet autre monde que je ne vois plus* ; il y a désormais une *opacité* entre cet autre monde et moi, à tous les niveaux. Voilà ce que représente et exprime « l'expulsion du paradis ». Envisageons-en les conséquences.

Perversion de la relation de « domination » de l'homme sur la création

Perversion de la relation de l'homme à la création, que certes il domine. Dans le premier chapitre de la Genèse, avant la chute, il est déjà question de domination, mais d'une domination *en eucharistie*. Tandis que si je me rends autonome, alors je deviens directement dominateur. Dominateur, possesseur, je veux « triturer » la création. Il n'est pas besoin d'être croyant aujourd'hui, dans notre monde et plus particulièrement dans notre civilisation, pour voir comment l'homme prétend dominer et posséder ce qui au départ ne lui appartenait pas.

Perversion de la relation à la création dans sa dimension «espace-temps »

Perturbation de la relation à la création, et par conséquent, de la dimension «espace-temps ». L'espace-temps en Dieu relève du mystère. Quant à l'espace-temps tel que nous le connaissons aujourd'hui ou tel que nous le subissons depuis la chute, depuis la désobéissance, est un espace-temps réducteur pour nous : c'est une opacité. Contraction du temps, contraction de l'espace, de telle sorte que par mes sens, je ne vois pas, je n'entends pas des choses que je pourrais voir et que je pourrais entendre. Et nous reviendrons sur le fait que par la sainteté justement, le saint peut voir ce que le commun des mortels ne peut pas voir. Le saint voit ce que le croyant croit : le Royaume ici présent tel que le laisse entrevoir la Transfiguration au Thabor. Dieu est là. Moi, je ne le vois pas mais peut-être que d'autres le voient. Je n'entends pas certaines choses, mais peut-être que d'autres les entendent.

(Par parenthèse, observons que certaines sciences aujourd'hui, en particulier celle issue d'Einstein, semblent relativiser cet espace-temps tel que nous le subissons et laissent entrevoir des perspectives d'*éclatement* et d'*espacement* de cet *espace-temps*. Une façon peut-être de cheminer et de découvrir, ou de *redécouvrir* – par sa propre recherche et par des intuitions – cette autre dimension qui nous entoure ou dans laquelle nous sommes immergés.)

Perturbation de la relation au corps

Perturbation, évidemment aussi, de ma relation au corps – le corps qui est condamné biologiquement, génétiquement à la mort. Les généticiens disent que la mort est inscrite dans les gènes, confirmant ainsi l'intuition la foi de Paul et de toute l'Église. (Peut-être que le clonage constituerait une échappatoire à cette règle, à cette loi, à cette logique issue de la désobéissance.) Nous résumons notre foi et notre espérance par l'idée que Dieu vient pour vaincre la mort. On pourrait chanter uniquement et sans cesse le tropaire de la Résurrection. Mais il n'y a pas que cette dimension.

Perturbation de la relation à l'autre

Perturbation de ma relation à l'autre, à commencer par la relation homme-femme, qui se rejettent mutuellement la responsabilité de la faute. Plus exactement, Ève la rejette sur le serpent et Adam la rejette sur Dieu, à qui il reproche d'avoir mis la femme à côté de lui. Un élément de la Genèse lourd de conséquences dans l'histoire de l'humanité et dans la problématique psychologique, culturelle... du masculin et du féminin. La relation à l'autre doit-elle se situer inéluctablement dans une perspective de domination, de possession... avec tous les *vices* qu'une telle relation implique...

Perturbation de la relation de l'homme à lui-même : la désintégration

Mais surtout, perturbation de la relation à moi-même. Bien que cette question prévale sur les autres, l'évoquer en dernier permet d'aborder le thème de la prière. Que signifie : perturbation à la relation à moi-même ? Que je suis foncièrement en contradiction avec moi-même. Je suis en désordre. Parce qu'à ma manière, je suis « légion », je suis agité, je suis *désintégré*. Je subis des tiraillements sur mes volontés, sur mes envies, sur mes désirs, mais aussi par rapport à mes engagements. J'ai toujours le choix. En principe, le choix est la condition même de la liberté – la liberté de choix. C'est ce que Dieu nous a offert et laissé. J'ai connu un *ancien* qui m'a dit qu'il priait tous les jours pour ne pas avoir de choix à faire. Le choix est pesant et je prie : *Seigneur, que dois-je faire, ou qu'attends-tu de moi ?*

Si nous étions restés en « eucharistie », nous n'aurions pas ces problèmes. Donc ces problèmes sont la conséquence de cette *autonomie* que Dieu nous a permis de prendre et que nous avons choisie. C'est une des conséquences importantes, qui peut s'exprimer dans des choses toutes simples (par exemple, une vitrine de pâtisserie – quel gâteau prendre ?) mais aussi et surtout dans des choses plus essentielles, plus centrales, par rapport à des choix de vie, d'engagement.

Je suis « désintégré ». Paul le dit simplement : « Tout ce que je veux faire, je ne le fais pas ; tout ce que je ne veux pas faire, je le fais. » Voilà résumée cette tension, variable, mais que nous vivons et subissons tous, peu ou prou.

Cette perspective de tension entre les différents éléments qui sont les miens comprend également les tensions entre le cœur et la raison, entre l'Agapè et l'Éros. Tensions résultant de dissociations, à la fois source et conséquence de la séparation, de la dislocation, de la désintégration.

La prière comme voie de reconstitution de notre intégrité perdue

« Intégrité » est un terme tout à fait spirituel. La désintégration n'est rien d'autre que le contraire de l'intégration, de l'intégrité. Ainsi saint Éphrem propose-t-il dans sa prière : « Donne-moi un esprit d'intégrité. » (Rappelons que la couleur de l'intégrité et donc de la sainteté est le blanc – celui de la robe de baptême, de celle de toutes les nuptialités – conjugales et sacerdotales.)

Nous prions pour reconstituer notre intégrité. Peut-être est-ce également à cet instant que dans le cadre de cette tension, nous passons de notre dimension « personne » à notre dimension « individu ». Parce que la personne, a priori reste en communion, donc intégrée, unie au Créateur (en tout cas elle est supposée l'être). Alors que celui qui est tiraillé de tous côtés est atomisé. L'homme est en principe celui qui est indivisible, mais en tant qu'indivisible, il est celui qui s'oppose à tout autre. On peut associer la notion d'individu à celle de collectivité, et non pas à celle de communion : « personne » va avec « communion » parce qu'une personne ne peut être qu'en communion, alors que l'individu ne peut être qu'en collectivité, c'est-à-dire en addition d'atomes, que l'on ne peut faire vivre ensemble, à la limite, que par la force. Ce sont des expériences dramatiques, que l'homme a faites récemment encore, expériences historiques et politiques.

Cet état d'agitation intérieure est nommé en russe *souïeta*. Malgré une apparence de calme, on peut être intérieurement profondément agité.

La prière comme élément de dialogue et de communion, voire de négociation ?

C'est par rapport à cette agitation, à cette dislocation, que prend place la prière comme élément de dialogue, élément de communication, élément de communion, de rencontre. Dialogue peut impliquer d'ailleurs négociation. Celle-ci est issue d'une certaine tradition sémitique : l'homme discute avec Dieu, l'homme négocie avec Dieu. Moïse négocie. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles Israël est le peuple élu, en ce sens qu'Abraham est à la fois celui qui a vu, qui a accepté cette relation personnelle, qui a obéi, qui s'est soumis presque jusqu'à l'absurde. Dans la mesure où Dieu a enregistré cette obéissance, il répond immédiatement par l'arrêt de la mise à l'épreuve. À partir de là commence au fond une sorte d'échange, de discussion, de « négociation ».

Alors, s'il est vrai qu'il n'est pas bon de discutailler avec les serpents, il est vrai que l'on peut discutailler avec Dieu. Mais il ne faut pas trop l'embêter non plus avec toutes les tracasseries quotidiennes, dans le genre « Jésus-Marie-Joseph, fais que je retrouve ma clé ! »

Le silence douloureux de Dieu devant nos prières de demande pleines d'amour-propre

La prière prend donc place dans cette perspective de la nécessaire réintégration, réunification de moi-même. Encore faut-il que j'accepte l'idée que je ne suis pas unifié, que je ne suis pas en intégration. Ce n'est pas facile parce qu'il m'est très difficile d'accepter, de « conscientiser » l'idée que je suis en désordre, que je suis en contradiction avec moi-même. Pourquoi ?

À cause de la racine de cette autonomie : l'orgueil – dont l'une des expressions est l'« amour-propre ». L'« amour-propre » ne s'applique pas seulement par rapport à l'autre. Il s'applique par rapport à moi-même. J'ai du mal à reconnaître ce que je suis. Et c'est la première raison pour laquelle la prière est chose difficile. L'ensemble de la tradition ascétique et patristique le souligne : le jeune novice demande à l'Ancien : « Père, qu'est-ce qui est le plus difficile ? » Et la réponse est : « La prière ».

La prière est la chose la plus difficile, parce qu'elle suppose nécessairement une *mise en cause* du moi. Oui, je dois me mettre en cause. Se mettre en prière, c'est accepter de « se retourner ».

Plusieurs points sont associés à la question de la prière. Mon témoignage de simple pasteur, de prêtre qui confesse et qui a des entretiens est que le premier point abordé lorsque les gens se confessent est : « je ne prie pas assez » ; deuxième point : « j'ai énormément de mal à dire 'Que ta volonté soit faite' ». Or, les deux sont liés. Si je n'arrive pas à me dire « que ta volonté soit faite », si je ne prends pas le chemin de réduire ma volonté, je ne peux pas me mettre en prière. Je suis en répétition de mots, mais je ne suis pas en prière.

D'où la question du silence de Dieu, celui qui correspond à une non-réponse de Dieu, une absence de Dieu. Avant le silence de Dieu qui ne répond pas, par *pédagogie*, il y a d'abord l'apparente *absence* qui correspond en fait à mon inattention, à ma non-disponibilité, à *mon absence*. Dans quelles dispositions suis-je lorsque je formule mes demandes ? Et lorsque ce que j'ai demandé se réalise, est-ce que spontanément, je suis convaincu que c'est un exaucement de ma prière ? Ou est-ce que je ne vais pas introduire un petit doute en disant : oh, eh bien après tout, la guérison, ce sont les médicaments, c'est le médecin... J'ai réussi l'examen, eh bien c'est parce que j'ai bien travaillé... finalement ! Tant qu'on est dans l'attente, on demande : Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Et puis quand ça se réalise... C'est moi ! Très largement. Alors, avant que d'adresser nos reproches à Dieu, balayons donc devant notre porte !

L'émotion, expérience de rencontre avec Dieu

De l'autre côté du balancier, par rapport à ce mécanisme de prière, je voudrais évoquer l'*émotion* et l'*émerveillement*.

Une certaine tradition ascétique met en garde contre l'émotion. Pourquoi ? Parce que dans l'émotion, il y a des mécanismes complexes, dont quelque chose de sensuel. L'émotion est

entachée, ou on craint qu'elle soit entachée de sensualité excessive. D'où les sempiternelles questions : quelle est la bonne musique ? pas la bonne musique ? Qu'est-ce qui est liturgique ? qu'est-ce qui n'est pas liturgique ?

Dans notre contexte et dans le monde dans lequel nous vivons, il faut être moins sévère par rapport à l'émotion, tant il est vrai que le *triomphe* de Mammon auquel nous assistons est la pire des choses. L'émotion laisse encore des traces de ce que nous avons de divin parce que même s'il y a un aspect de sensualité dans l'émotion, il y a aussi une parcelle de l'image divine, sinon il n'y a pas d'émotion.

L'émotion qui fait tressaillir le corps – soit pour ceux qui sont auditifs, soit pour ceux qui sont visuels – peut faire jaillir des larmes. Sans doute, toutes les larmes ne sont pas des larmes de repentir. C'est un stade important qui entre déjà dans la catégorie de la rencontre avec Dieu, dans la catégorie de l'expérience de Dieu. Nous prions tout particulièrement la Mère de Dieu, pour qu'elle nous accorde les larmes du repentir. Mais même si toutes les larmes ne sont pas des larmes de repentir, toutes ont leur place. Ce sont des instants, des secousses de l'être qui nous font entrer dans une forme de communication qui peut être le point de départ d'une expérience, d'une rencontre avec Dieu. Dans les années soixante-dix, la mode était à Sartre et à l'existentialisme, et certains disaient : « Je veux tuer en moi toute sensibilité, toute capacité d'émotion ». Pourquoi ? Parce qu'ils sentaient, en bons marxistes qu'ils étaient, que l'émotion les dérangeait, ils s'en rendaient compte, et qu'ils ne pouvaient pas faire rentrer l'émotion dans la *lutte des classes*, des exploités et des exploités. Il n'y avait pas de place pour l'émotion.

L'émerveillement devant la beauté de la nature comme expérience de Dieu

Émotion, émerveillement devant la beauté, la beauté de la nature. Ce sont des exigences spirituelles. Combien de fois, j'ai entendu des gens – pas des gens d'Église – mais pour qui, en regardant les uns un coucher de soleil, les autres, je ne sais pas, la montagne... : « Ah ! ça fait penser à Dieu ! »

Il y a une beauté de la création, même si cette création est entachée elle-même. Il y a une image, il y a une empreinte du Créateur, et donc il y a une beauté de la création qui renvoie à son origine et à son Créateur. C'est une expérience aussi, une rencontre. On peut dire beaucoup de choses sur la beauté, et beaucoup ont dit ou écrit, la formule la plus célèbre étant celle de Dostoïevski : « La beauté sauvera le monde ». Mais tout art n'est pas beauté. Il peut y avoir une subjectivité de la beauté, ce qui explique qu'une certaine tradition ascétique s'en méfie.

Y a-t-il un critère de la beauté ? Peut-être peut-on proposer comme critère de la beauté le principe de l'harmonie. Si l'image est harmonieuse, alors on peut dire qu'elle est belle. Si elle est disharmonieuse, comme il y a des dissonances en musique, quelque chose ne va pas. Car dans la *disharmonie* comme dans la *dissonance*, il y a *désintégration*. Mais certains objecteront certainement que l'appréciation de la disharmonie ou de la dissonance est elle-même subjective.

Je maintiens cependant que beaucoup de musiques contemporaines sont des musiques de désintégration, et ce consciemment. Lorsque les jeunes disent dans la perspective d'une soirée : « Ah ! je vais m'éclater ! », ils le disent consciemment, c'est ce qu'ils attendent, et c'est ce qui est préoccupant car le propre même du *processus de désintégration* est de s'entraîner lui-même, de s'auto-alimenter.

Y a-t-il un siège pour recevoir la prière ?

Comme l'ensemble de la tradition l'indique, il y a un siège de réception de la prière, ou même de formulation de la prière – même si une part de la formulation est effectuée dans le cerveau : le siège de la prière, c'est le cœur. Quand il nous est accordé d'avoir ces instants qu'on pourrait grossièrement qualifier de « réussis » de prière, c'est-à-dire de rencontre, il y a des effets physiologiques sur le rythme cardiaque, sur la respiration. Au passage, les mots respiration, expiration, inspiration en français viennent du *spiritus* latin, qui veut dire la même chose que le *pneuma* grec, c'est-à-dire le souffle. Il y a bien quelque part une rencontre entre la respiration, le souffle et le souffle de l'Esprit Saint, ou plutôt le « Saint Souffle ». La tradition et l'expérience suggèrent même que la prononciation de la prière du cœur (« Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous ») s'appuie sur la respiration, une inspiration pour la première partie et une expiration pour la seconde, par exemple.

La dialectique de la foi et de la raison dans la quête de la vérité

Si le siège de la prière est le cœur, qu'en est-il de la raison ? Le problème est d'autant plus important dans notre civilisation occidentale, où la raison valide tout. Sans polémiquer, on ne peut éviter de noter des particularités et des traditions culturelles, y compris sur le plan spirituel. Jean-Paul II écrivait, dans une encyclique parue il y a 18 mois, sur la foi et la raison : « la raison, par nature, est appelée à découvrir la vérité »... Formule difficile pour un orthodoxe et qui, accessoirement, n'arrange pas la démarche œcuménique.

Le problème est double. La vérité, par nature, est une personne, par conséquent ce n'est pas la raison qui peut rencontrer la personne, sauf à considérer que la « personne-vérité » n'est que raison. La divinité peut être envisagée comme raison pure, mais pas la *personne* car, par essence, la personne est *communion*, c'est-à-dire rencontre et relation. C'est la personne qui va rencontrer la personne, dans l'âme, le cœur, le souffle. On ne peut *rencontrer* une personne que dans et par le *souffle*.

Pour autant, il ne faut pas condamner la raison ! Il ne convient pas de tomber dans l'obscurantisme comme une certaine orthodoxie l'a fait et continue de le faire. Certains jeunes prêtres vont jusqu'à dire aujourd'hui que la raison est le siège et la source de l'athéisme ou du démon, ou de la perte de foi. Attention ! Il s'agit de resituer spirituellement l'ordre de fonctionnement : c'est l'âme qui guide la raison. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous affirmons, par expérience, que c'est l'Esprit Saint qui agit en nous et qui nous enseigne, et l'Esprit Saint passe par le souffle, l'Esprit Saint est souffle. C'est le souffle qui va ensuite guider la raison. Ceci n'exclut pas que l'on réfléchisse par soi-même et que l'on veuille trouver, comprendre, oui, sans oublier toutefois que la raison doit être « in-spirée », car Dieu demeure *l'Incompréhensible* par la raison, mais non *l'Inaccessible* par le cœur, ou l'âme.

Dieu et raison, une problématique toujours d'actualité

Foi et religion, Dieu et raison, Dieu et science... questions récurrentes.

Très rapidement, Dieu ne se prouve pas ! Cette problématique n'est pourtant pas évacuée. Mgr Antoine Bloom rapporte une anecdote, dans un de ses livres : lorsque le premier cosmonaute soviétique revient après avoir fait dix-sept tours à une certaine distance de la terre, et comme il représentait à ce moment-là la patrie de l'athéisme, il dit : « Vous savez, j'ai été au ciel, et je peux vous le dire : Dieu n'y est pas ! » Pourtant, six mois plus tard, Armstrong faisant

les mêmes tours, à la même hauteur, revient, et comme il avait entendu son collègue, il raconte : « Vous savez, je suis allé au même endroit et je peux vous dire que Dieu y est ! »

Bref, Dieu ne se démontre pas, ne se prouve pas. Et pourtant, certains disent : « Mais on finira par trouver ! » Trouver quoi ? Prouver quoi ? Toute démonstration suppose un lien de causalité, toute réalité doit avoir sa cause, une cause extérieure, et/ou antérieure.

La méthodologie de la *logique* conduit *nécessairement* à la déification du point de départ, quel qu'il soit. Je ne crois pas que l'on puisse dépasser ou surmonter cette problématique dans le cadre de la raison : si le cosmos vient du big bang, celui-ci d'une miniboule qui l'a précédé et ainsi de suite... (les physiciens ou astrophysiciens peuvent tout imaginer...), philosophiquement ou logiquement, il y aura toujours *déification* nécessaire du point de départ. C'est mon premier point.

Deuxième point : pourquoi Dieu ne se prouve-t-il pas ? Parce que lui-même ne se démontre pas, parce qu'il ne veut pas se démontrer, mais tout simplement parce qu'il est le Tout-Autre, parce qu'il est le Créateur et parce qu'il ne veut pas apporter de preuve de lui-même. Comme nous le disons tout à l'heure, il offre une relation dans la liberté. Et s'il donnait des preuves de son existence, il n'y aurait plus de liberté ! C'est aussi simple que cela.

Si Dieu pouvait être démontré ou *mis en logique*, il pourrait être inséré aujourd'hui dans un ordinateur. Par ailleurs, tous nos mécanismes psychiques, même l'amour-propre, peuvent être analysés psychologiquement, sans Dieu. Un psychanalyste athée peut intégrer tout cela, en donnant d'autres noms. Cela fait justement partie de la non-preuve, de la non-démonstration. J'avais été très frappé, il y a une quinzaine d'années, j'étais tout feu tout flamme, je discutais avec un collègue de la foi. Lui était un résistant. Je lui dis : « Et Saül, sur le chemin de Damas ? » Et lui, très calmement, me répondit : « Oh ! des insulations... Ce n'est ni la première ni la dernière ! » Là, j'ai compris que ça n'était pas la peine de continuer...

Restons donc au fait qu'une démarche de prière est une démarche de foi.

L'expérience de l'Esprit Saint n'est refusée à personne

Avant d'aborder la dimension communautaire, précisons que l'expérience, de ce point de vue, est toujours personnelle, une rencontre personnelle. Quelles conditions faut-il remplir pour se mettre sur le chemin de cette rencontre ? Qui entend ? Qui reçoit la prière quand on s'adresse à notre Dieu ?

La prière est nécessairement reçue par la Trinité, par les trois personnes de la Trinité qui ne sont pas séparables. Alors nous pouvons nous adresser spécifiquement au Père (c'est la prière du Fils, et c'est comme cela qu'elle nous a été donnée). Nous pouvons aussi nous adresser au Fils, ce que nous faisons largement. Nous pouvons enfin nous adresser spécifiquement au Saint-Esprit. Quoi qu'il en soit, c'est la Trinité qui entend et reçoit la prière.

C'est la Trinité qui entend et qui répond, car il y a une pédagogie dans la réponse, compte tenu de notre nature. Nul ne peut venir au Père, si ce n'est par le Fils. C'est le Fils lui-même qui nous le dit dans l'Évangile. Mais la Tradition ajoute d'expérience, qu'on accède au Fils par l'Esprit Saint.

Il n'est pas donné à tous de voir le Fils (et non pas de le rencontrer quelque part intimement). Si l'on en croit les témoignages de quelques saints, il leur a été donné de le voir.

S'il n'est pas donné à tous, tant s'en faut, de voir le Fils, on peut dire qu'il est donné à tous sans exception, à toute personne, quelle que soit sa condition, de faire l'expérience de l'Esprit Saint. Et c'est ça qui est extraordinaire et essentiel !

Parce que Dieu ne se refuse pas dans et par l'Esprit Saint, peut-être parce qu'il demeure l'Invisible. Son nom, c'est le Don ou le Donateur ; nous sommes marqués du « sceau du Don de l'Esprit Saint », que selon la formule de Séraphin, nous sommes appelés à faire « fructifier » en nous. Même un non-baptisé, je crois, et donc, un non-chrismé, peut faire l'expérience de l'Esprit Saint.

Dire que je fais l'expérience de l'Esprit Saint, c'est en accepter l'idée sans sombrer dans le leurre ou l'illusion. Notre liberté, dont le doute est une composante et une expression, agit sur l'efficacité de la prière. Mais Dieu s'offre par l'Esprit Saint à tous. C'est pourquoi il souffle où il veut, comme il veut, quand il veut. Il est là ! Je pense à cette prostituée qui prie Séraphin pour une fille mourante et qui dit « non pas à cause de mes péchés, mais pour l'amour de cette fille, je t'en prie, guéris-la ! » Et la prière de la prostituée est exaucée, là, dans l'instant. Pourquoi ? Parce que Séraphin est celui qui a irradié l'Esprit Saint, dont les yeux étaient devenus si lumineux que Motovilov ne pouvait plus le regarder ; Esprit Saint qui s'est communiqué à Motovilov aussi puisque Séraphin lui disait « mais toi aussi tu as les yeux illuminés ! »

L'Esprit Saint n'est refusé à personne, quel que soit son état. Là où je suis le plus déprimé, là où je suis le plus mal, je peux invoquer l'Esprit Saint. C'est la raison pour laquelle la prière à l'Esprit Saint dans nos traditions tient une telle place ! J'ai connu personnellement des moments d'angoisse qui se sont traduits par des spasmes respiratoires qui se sont arrêtés grâce à la prière à l'Esprit Saint.

L'expérience communautaire de Dieu dans l'Église

L'Église est aussi le lieu de l'expérience communautaire de Dieu. Dans son propos, Daniel Bourguet terminait en disant : « Peut-être vous ai-je donné l'impression d'être trop personnel, mais tout ce que je vous ai dit s'inscrivait dans la communion des saints ».

Élargissons ce thème de la communion des saints. On peut ici suggérer quelques observations sur l'expérience spécifique communautaire. Elle est d'abord l'espace de la confirmation, de la vérification de la nature de l'Église, c'est-à-dire de la nature « christologique » et « pneumatologique » : l'Église est le corps du Christ rendu présent par l'Esprit Saint, et à tout instant l'Église est simultanément et pour la même raison l'espace de l'Esprit Saint. Cette affirmation s'appuie sur l'expérience vécue elle-même résultant de l'Écriture.

L'acte de naissance de l'Église remonte à la Pentecôte, parce que l'Esprit Saint est descendu sur chacun des Apôtres. La *Sainte Cène* est l'institution, l'indication du déroulement de la célébration-commémoration ; mais elle ne pourra devenir réalité qu'à partir de la Pentecôte, c'est-à-dire de la venue de l'Esprit Saint.

L'Esprit Saint enseigne toutes choses

Conformément à la parole du Fils, l'Esprit Saint nous « enseignera toutes choses ». Quelques mots sur ma propre expérience. J'ai fait partie des garçons qui ont grandi au sanctuaire (j'y suis entré à l'âge de huit ans) mais qui n'étaient pas très attentifs aux cours de catéchèse. J'aimais bien la liturgie, la célébration, mais les cours de catéchisme m'ennuyaient

profondément. Et cela, largement jusqu'à mon adolescence. Oh ! J'ai bien dû entendre quelque chose mais enfin, fondamentalement, j'entendais peu les homélies, parce qu'on ne les entendait pas bien et en plus parce qu'elles n'étaient pas encore dites dans une langue compréhensible. Et puis vers 18-20 ans, voilà que j'arrive dans les premiers espaces communautaires, nos premiers congrès orthodoxes, puis des espaces plus larges. J'entends les uns, les autres, dont ceux qui deviendront mes pères dans la foi, et je les entends dire tout ce que je sens en moi, tout ce que je sentais comme une évidence. Ils formulaient tout ce que j'aurais pu formuler même si je n'en avais pas la capacité à ce moment-là.

Je me suis dit : eh bien, voilà pourquoi je sens les choses de la même manière, pourquoi j'ai appris les choses de la même manière, pourquoi j'ai l'impression de connaître les choses à travers des personnes que je n'avais jamais rencontrées et qui les formulent exactement comme je les sens. La réponse que je me suis donnée, c'est que c'est l'Esprit Saint qui me les avait enseignées. Et que celui qui parlait lui aussi témoignait de l'enseignement de l'Esprit Saint.

Comme le précisait Daniel Bourguet, « de même que je sens, lorsque je parle, si l'assemblée écoute, je peux sentir si Dieu écoute ». C'est la question du silence.

En rassemblement liturgique, c'est une chose qui se vérifie très nettement. En particulier à la faveur des lectures et des homélies. Je crois pouvoir dire qu'on vit – ou non – une synergie. Il n'y a pas de magie. Bien que le Fils nous dise « là où deux ou trois sont réunis en mon nom je suis au milieu d'eux », si je ne suis pas en condition de le recevoir ou d'entrer en contact avec lui, d'accepter la rencontre, peut-être qu'il y est mais je ne le sentirai pas. Il n'y a pas d'automatisme, il n'y a pas de magie. Le Seigneur est là parce que sa promesse est là : « je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ». Il est forcément là, mais c'est seulement en fonction de nous que sa présence vis-à-vis de nous se manifesterà, que nous la sentirons. C'est la *synergie*, et cette synergie est l'essence même de l'assemblée. Il n'y a que l'Esprit Saint qui puisse assurer l'unité à ce moment-là, de cette manière-là. Une unité littéralement *physique*. Il y a des silences communautaires qui sont assurés et garantis par l'Esprit Saint, parce que nous sommes en cet instant en prière et en communion.

Il y a des moments terribles pour celui qui prononce des homélies. Si l'assemblée n'est pas à l'écoute, c'est-à-dire présente, l'homélie est quasiment impossible. Un conférencier peut continuer de parler même si l'attention du public n'y est pas. Les enseignants dans les amphithéâtres en font parfois l'expérience. Mais il est impossible de poursuivre une homélie sans un échange, une *réception*. L'Esprit Saint intervient dans le processus de cette *réception*. Mais s'il y a perturbation, tout est « brisé ». Cela fait un peu partie du mystère de la communion.

Pour conclure, l'effectivité de la prière communautaire, en écho à celle de la prière individuelle, l'effectivité sacramentelle est obligatoire bien qu'elle ne soit pas magique. Elle ne peut pas être magique, en ce sens que si nous nous sommes réunis pour célébrer l'eucharistie, pour apporter toute notre offrande, et que nous avons invoqué l'Esprit Saint sur les dons et la communauté ici présente, ce qui est dans le calice devient bel et bien le corps et le sang du Christ. À condition toutefois que soient respectées toutes les règles qui ont été fixées par l'Église elle-même. Nous sommes communauté chrétienne lorsque nous respectons toutes les règles. L'effectivité est alors *obligatoire* bien que non magique. Là est la dimension *sacramentelle, mystérique* de l'Église.

S'il est vrai que prier est chose difficile, la prière communautaire est une aide, un support et plus profondément encore l'espace du salut. Car comme beaucoup l'ont dit et écrit, le salut n'est pas « individuel », le salut lui-même est *ecclésial*.

(Texte revu et amendé par l'auteur.)

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction et réalisation : Catherine AGASSANT
et Serge TCHÉKAN

SOP mensuel SOP + Suppléments

France	32,80 €	65,60 €
Autres pays	36,60 €	84,00 €

Commission paritaire 1106 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
